

Le Monde  
Mardi 17 avril 2012

MIGUEL MEDINA/AFP

## Pourquoi, quand Podalydès parle, il vous transperce

Dit par lui, « Ce que j'appelle oublié », de Laurent Mauvignier, est de ces textes qu'on n'oublie pas

### Théâtre

**I**l aurait pu partir en courant. Essayer de s'enfuir. Il n'a pas bougé. Quand les vigiles se sont approchés de lui, qui buvait une canette de bière, dans une allée du supermarché, l'homme a laissé faire. Il a entendu leurs voix, et il s'est replié dans le silence. Il a vu leurs corps, leurs têtes, leurs bras qui allaient l'empoigner, et il est resté là, à finir sa bière, dans l'allée du supermarché où les vigiles l'ont cerné, puis traîné, avant d'aller le cogner à mort sur une dalle de ciment... Cette histoire, vous l'avez lue dans les faits divers. Mais, si vous allez au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, vous l'entendrez et elle vous traversera le corps, parce qu'elle est racontée par Denis Podalydès, et écrite par Laurent Mauvignier, dans *Ce que j'appelle oublié*.

**Il est seul en scène, tendu vers un récit qui tient en une question : comment relater ce qu'on ne peut expliquer ?**

Publié aux éditions de Minuit, ce texte n'a pas de majuscule, pas de point final, et il tient en une seule phrase, de soixante-quatre pages. Exactement comme *La Nuit juste avant les forêts*, de Bernard-Marie Koltès, dont Laurent Mauvignier a choisi de s'inspirer, après avoir vu, un soir, placardée sur un mur, une affichette sur laquelle il était écrit : « *le procureur, ce qu'il a dit, c'est qu'un homme ne doit pas mourir pour si peu.* »

Cela, Laurent Mauvignier le relate dans la bible du spectacle, qui en est un parce qu'il donne à voir, au sens propre, et qui, en même temps, s'en distingue parce qu'il est transcendé par la présence d'un grand acteur, seul en scène, immobile pendant une heure, entièrement tendu, de tous ses muscles, de tout son être, vers un récit qui tient en une question : comment relater ce qu'on ne peut expliquer ?

Laurent Mauvignier donne la parole à un narrateur qui s'adresse au frère de l'homme mort. Il semble bien le connaître, il sait que rien ne refermera jamais la

plaie de l'absence, mais il veut lui donner des mots, comme on met son manteau sur les épaules de quelqu'un qui grelotte de douleur, en sachant que c'est le geste qui importe, et que nul manteau ne peut réchauffer un froid intérieur. Souvent, les mots du narrateur, mots font mal : ils sont vjolents, pas en eux-mêmes, mais parce que la réalité qu'ils traduisent est violente. C'est celle d'une solitude qui mène un jour un homme à prendre une canette de bière dans un supermarché, parce qu'il a soif, tout simplement soif, et que ses poches sont « *cousues* ».

Au Studio-Théâtre, c'est tout le corps de Denis Podalydès qui semble « *cousu* ». Vêtu d'un tee-shirt rouge et d'un pantalon gris, l'acteur a les deux pieds, nus, fichés dans le sol. Le gauche est en retrait, de biais ; le droit, de face, dans l'angle de la jambe, légèrement pliée. Dans cette immobilité-là, il y a la tension terrible d'un élan arrêté net. Les bras, eux, semblent vouloir, comme ceux d'une piété, offrir un don : ils bougent à peine, mais pourraient tenir l'humanité entière dans le demi-cercle consolateur qu'ils dessinent. Rien que pour ça, on a envie de dire « *merci* » à Denis Podalydès, qui s'est dirigé lui-même, dans le décor sobre d'une pièce noire éclairée par Stéphanie Daniel.

Et puis, il y a la voix, cette voix sans pareille de Denis Podalydès : quand elle s'adresse à vous, vous avez l'impression qu'elle vous regarde, comme vous transperce les yeux noirs de l'acteur. Du plus banal, cette voix fait naître une histoire. Du moindre mot, elle crée une image. Ce n'est pas son timbre qui est le plus marquant, mais ce qu'elle évoque : sa force narratrice est telle qu'elle peut donner forme même « *à l'ombre d'un homme* », comme celui dont on suit la trajectoire dans *Ce que j'appelle oublié*, qui commence et finit dans le noir. Comme le théâtre. Et le théâtre de la vie, ici à son acmé. ■

BRIGITTE SALINO

*Ce que j'appelle oublié*, de Laurent Mauvignier. Mis en espace et interprété par Denis Podalydès. Studio-Théâtre de la Comédie-Française, galerie du Carrousel du Louvre, 99, rue de Rivoli, Paris 1<sup>er</sup>. Tél. : 01-44-58-98-58. Tous les jours, à 20 h 30, jusqu'au 22 avril. De 8 € à 18 €. Le texte est publié aux Editions de Minuit (64 p., 7,10 €).